

Alors que ce numéro est sur le point de paraître, l'anthropologie italienne perd l'un de ses piliers. Ugo Fabietti, anthropologue du lointain et du proche, par sa pensée brillante autant que par son humanité non commune, a initié à cette discipline et continue d'inspirer nombre d'étudiants et chercheurs dont certains ont contribué à cet ouvrage. Ce numéro d'*Émulations* est dédié à sa mémoire.

Ciao Ugo.

Éditorial*

La pratique du terrain « chez soi » Entre familiarité, altérité et engagement

Marie Campigotto, Rachel Dobbels et Elsa Mescoli¹

Le voyage comme prérogative de l'enquête ethnographique a longtemps constitué une condition nécessaire pour établir l'autorité scientifique du chercheur² (Stocking, 1983 ; Clifford, 1988). Celle-ci se gagnait grâce au témoignage d'un séjour prolongé dans un ailleurs lointain, représenté comme propice à la rencontre de l'altérité. L'éloignement géographique de son lieu de résidence couplé à l'immersion dans un contexte social et culturel conçu comme radicalement « étranger » de son univers de référence quotidien fonctionnaient comme les garants non seulement de la validité, mais aussi de la légitimité des recherches, se voyant parfois mythifiés à la manière d'une épreuve initiatique (Stocking, 1983 ; Copans, 2011 [1999] ; Ghasarian, 2002).

Si ces conditions d'éloignement et d'immersion persistent encore aujourd'hui, elles peuvent s'entendre dans un sens différent. Lorsque certaines dynamiques du monde contemporain, telles que la diffusion des technologies de communication,

* Ce numéro thématique se situe dans la continuité d'une journée d'étude homonyme qui s'est déroulée à Liège le 9 mai 2016. Fruit d'un travail collaboratif fécond entre des jeunes chercheurs de l'Université libre de Bruxelles et de l'Université de Liège, nous tenons à remercier les autres membres du comité organisateur (par ordre alphabétique) : Marco de Biase, Fanny Duysens, David Eubelen, Cécile Piret, Alice Sophie Sarcinelli et Fanny Theunissen. Sans leur soutien ce numéro n'aurait jamais vu le jour.

¹ Laboratoire d'anthropologie sociale et culturelle, Université de Liège.

² Les termes « chercheur », « auteur » ou encore « ethnographe » sont, tout au long de l'éditorial, à entendre également dans leurs équivalents féminins.

l'accessibilité accrue des moyens de transports, les transferts culturels ou l'intensification des mouvements des individus à l'époque de la globalisation, permettent aux distances géographiques de se raccourcir, on assiste à une multiplication des « localités » (Gupta, Ferguson, 1997), mais aussi à une « contamination » réciproque entre l'« ici » et l'« ailleurs » (Agier, 2013). La cohabitation de réalités sociales et culturelles diverses dans un même espace géographique, parfois restreint, ainsi que les changements dans les manières d'appréhender l'altérité, font que l'ethnographe n'a pas à partir très loin pour aller à la rencontre de celle-ci (Gellner, 2012). La création de la distance, entre immersion et décentrement, reste toutefois une condition constitutive de la démarche ethnographique, caractérisée fondamentalement par le fait de « se déplacer et se re-localiser » dans une sorte de « va-et-vient » (Gandolfi, 2011 : 5) entre codes, postures et positionnements différents. La notion d'« observation participante » elle-même préconise ce mouvement. Cette méthode de recueil des données, associée systématiquement à l'anthropologie de par l'histoire disciplinaire de cette dernière (Copans, 2011 [1999]), ne se résume pas à l'observation de pratiques ou au recueil de discours. Elle suppose également pour le chercheur un partage d'expériences avec les individus rencontrés sur le terrain, et donc l'apprentissage des codes et normes que ceux-ci utilisent (Harris, 2001). Par l'écriture, mêlant descriptions et analyses, le chercheur transforme ces expériences en « données » et « matériaux » (Clifford, Marcus, 1986 ; Atkinson, 1992 ; Kilani, 1994). L'ethnographe n'est donc pas un simple réceptacle ou collecteur de matériaux concernant son étude. Avant tout, *il est pris* dans des rapports intersubjectifs (Favret-Saada, 1990 ; Tedlock, 1991) où il est amené à négocier des rôles, des places et des statuts, à mettre en scène son histoire, son intimité, ses qualités physiques, sociales, culturelles, humaines, etc. (Godelier, 2007). Ainsi, la démarche ethnographique inclut également pour le chercheur un travail réflexif par lequel il rend compte de sa subjectivité et des postures qu'il assume sur le terrain, en prenant acte des dynamiques de pouvoir et des manières dont les acteurs le reçoivent, le perçoivent et le positionnent (Ghasarian, 2002 ; Caratini, 2012).

Dans le sillage de telles réflexions, ce numéro thématique propose d'interroger la pratique du terrain « chez soi », c'est-à-dire une démarche ethnographique qui n'implique pas pour le chercheur un éloignement géographique de son contexte quotidien de vie. Les questions soulevées concernent des enjeux méthodologiques, épistémologiques, éthiques, politiques, et s'adressent particulièrement à la nouvelle génération de chercheurs. Quelles conjonctures sociétales et quels positionnements personnels amènent certains d'entre eux à faire du terrain « chez soi » ? Quelles répercussions une telle orientation entraîne-t-elle sur la conduite, l'aboutissement et la validation scientifique de leurs recherches ? À quels écueils méthodologiques et épistémologiques s'exposent-ils ? Comment se façonnent l'entrée et la sortie du terrain, ainsi que les relations d'enquête, là où la proximité géographique, éventuellement couplée à une contiguïté sociale ou culturelle pourrait tendre à intensifier l'immersion au point que l'ethnographe y reste « emprisonné » (Althabe, 1990) ?

Puisque les frontières du rapport à l'autre, l'altérité et l'identité, se définissent dans un processus dynamique d'échanges réciproques et de (re)positionnements mutuels, la notion même de « chez soi » est à déconstruire en prenant systématiquement en compte les points de vue des individus qui concourent à la constitution des relations ethnographiques, en articulant également la question des espaces et des temporalités. Dès lors, le fil rouge animant ces réflexions est bien le retour réflexif sur les pratiques de l'approche ethnographique, en décortiquant des situations d'enquête distinctes – en termes de conditions spatio-temporelles, sociales et culturelles – de celles qui ont historiquement scellé sa validité disciplinaire. Ce retour réflexif permet de mettre contextuellement en exergue les limites et les atouts de cette approche, ainsi que ses possibles déclinaisons ultérieures bénéfiques à la production et à l'analyse des données.

De ces réflexions et questions se dégagent trois problématiques fondamentales que ce volume vise à explorer au travers de la narration réflexive d'expériences de terrain hétérogènes, concrètes et situées : la familiarité (admettant pour corollaire la distanciation et le décentrement), l'altérité (renouant avec la question des frontières, des ponts relationnels et des identités du chercheur et de ses interlocuteurs), et l'engagement (soulevant plus particulièrement des enjeux politiques). Ces trois thématiques renvoient à des dimensions essentielles de l'enquête ethnographique et sont à ce point entrelacées qu'il est difficile d'en isoler une sans convoquer d'emblée les deux autres. Les propos qui suivent, visant à expliciter chacune de ces dimensions, se veulent donc purement descriptifs.

La réflexion sur la notion de « familiarité » soulève les enjeux spécifiques du « terrain chez soi » qui concernent le décentrement du regard et la distanciation de ses préjugés et préconceptions³ que le chercheur tente de mettre en œuvre sur le terrain. Ces processus de mise à nu et de déconstruction de son univers de référence peuvent se déployer par la construction progressive d'un « moi cognitif » (Godelier, Rebeyrolle, 2009), nécessaire au développement d'une distance critique et donc à la compréhension des pratiques et des normes rencontrées sur le terrain. Mais comment penser l'expérience ethnographique et ses conditions de possibilité en tant que « chercheur indigène » (Peirano, 1998), quand on tente de comprendre des paradigmes et des préconceptions semblables à ceux qui régissent familièrement – voire inconsciemment – son appréhension du monde ? Comment positionner son regard – et tous ses sens (Stoller, 1989 ; 2004) – sur ce qui est familier afin de parvenir à l'« exotiser » ? Quelles formes spécifiques prend cette « *devotion to the particular* » qu'est l'ethnographie (Miller, 2010 : 22) dans un contexte connu ? Assumant qu'un lien étroit existe entre les objets, les sujets et les approches mises en œuvre dans la construction d'un terrain

³ « Prénotions » selon les mots d'Émile Durkheim (1988 [1894]).

(Fainzang, 1994), quelles postures méthodologiques et épistémologiques le chercheur peut-il assumer dans la confrontation à une « étrange familiarité » (Ouattara, 2004) ?

La seconde problématique porte sur les frontières de l'altérité en tant qu'espaces dans lesquels se déploient des relations sociales (Agier, 2013). La « frontière » entre le « eux » des acteurs sur le terrain et le « je » du chercheur est rarement pensée en dépit de sa portée heuristique. Cette « frontière » (tant visible qu'invisible) se complexifie et devient un espace de plus en plus poreux de par la temporalité de l'enquête et les expériences partagées avec les acteurs. En ce sens, l'ethnographie peut se concevoir comme une « expérience incorporée » (Piasere, 1999), le chercheur serait amené à « incorporer l'Autre » (Okely, 1992 : 16). Par ailleurs, la thématique des frontières de l'altérité invite à interroger les « assignations identitaires » (Agier, 2013) dont le chercheur peut – même inconsciemment – être l'instigateur ou dont il fait l'objet. Dans ce cadre, les corps et les objets agissent comme médiateurs silencieux (Hall, 1959 ; Laburthe-Tolra, Warnier, 1993), pouvant constituer des « signes » interprétés par le chercheur et les acteurs sur le terrain comme indicateurs d'une « appartenance » (Ferréol, Jucquois, 2003 : 19). Dans quelle mesure la posture de « *partial insider* » (Abu-Lughod, 1988 : 143) que le chercheur assume, jonglant entre appartenance et distinction, dedans et dehors, peut-elle favoriser ou entraver la construction des relations ethnographiques ?

Le troisième aspect soulevé dans cette réflexion sur les ethnographies du proche concerne les dynamiques de pouvoir et d'engagement sur son terrain. Régulièrement confronté à des rapports de force et des positionnements hiérarchisés et hiérarchisants plus ou moins explicites, à des tentatives de recrutement, de racolage ou d'instrumentalisation (Albera, 2001 ; Amiraux, Cefaï, 2002), le chercheur est invité à définir la mesure de son implication en termes d'adhésion ou de distance par rapport à certaines opinions et mobilisations, avec le risque d'être étiqueté comme défenseur d'une cause et de voir diminuer la portée de sa recherche en raison d'une dissolution supposée de celle-ci dans l'activisme⁴. Les questions qui émergent mêlent le positionnement éthique et l'engagement politique, entre responsabilité et légitimité envers ses interlocuteurs et la discipline au sein de laquelle se situe sa recherche. À quelles tensions et dilemmes singuliers le chercheur est-il alors soumis ? Comment concilier l'engagement *dans* son terrain (la situation de l'enquête ethnographique) et l'engagement *par* son terrain (Rebeyrolle, 2009) avec la neutralité - axiologique -

⁴ Ce qui s'est produit pour certaines œuvres inscrites dans les *Subaltern Studies*, dans les recherches féministes ou encore pour des « enquêtes de voisinage » auprès de minorités ghettoïsées de l'École de Chicago (notamment Stocking, 1983 ; Ghasarian, 2002 ; Burawoy, 2009). Au contraire, il est des approches où l'implication sur le terrain devient un outil méthodologique central ; par exemple « l'étude de cas élargie », qui s'oppose aux méthodes inductives affirmant la possibilité d'une neutralité sur le terrain (Burawoy, 2009).

qu'exige toute approche scientifique ? Les actes posés par le chercheur à travers la pratique quotidienne du terrain et les œuvres de restitution ont des conséquences sur les conditions d'existence des individus, groupes et institutions de la société étudiée. Comment les « comptes à rendre » du chercheur – par rapport à son éthique personnelle et disciplinaire, à ses commanditaires, à la communauté scientifique ou encore aux sujets de son étude – influencent-ils son positionnement, sa posture et la légitimité de ses statuts, paroles et actes dans un terrain « chez soi » ?

Les contributions recueillies resituent ces réflexions et problématiques transversales à travers une variété de données ethnographiques qui retracent différents aspects de la relation du chercheur avec ses interlocuteurs et son objet d'étude dans un terrain d'enquête défini comme « proche ». Ces matériaux sont exposés par les auteurs avec une narration minutieuse et riche en détails restituant des échanges survenus aux différentes phases de chaque enquête ethnographique concernée. Les analyses proposées questionnent les dynamiques interpersonnelles qui lient les chercheurs à leurs terrains et à leurs interlocuteurs de manière problématisée. Entre subjectivité et objectivation, ces contributions montrent l'importance d'une démarche réflexive tant dans l'analyse du matériau produit grâce au terrain, que dans la déconstruction/reconstitution *a posteriori* des processus qui ont permis son recueil.

L'acception à la proximité géographique portée par l'expression « chez soi » associant le lieu de résidence au(x) site(s) de leurs enquêtes, n'est que le point de départ de la réflexion des différents contributeurs de ce numéro. Sous leur plume, « chez soi » se charge de déclinaisons sémantiques différentes, particulières au terrain de chacun : une localité connue topographiquement, mais inconnue quant à l'objet d'étude (comme dans le cas d'Alice-Sophie Sarcinelli, qui négocie son positionnement entre la communauté dominante connue et une communauté « dominée » à appréhender, ou celui de Deborah Kessler-Bilthauer qui étudie « une fascinante bizarrerie au sein de [s]a propre culture ») ; une unité de lieu pour des expériences professionnelles et des temporalités distinctes (Luca Rimoldi) ; une profession, une expertise ou des pratiques partagées (Godefroy Lansade et Hadrien Riffaut) ; un ensemble de positionnements identitaires stratifiés, attribués et négociés, qui se superposent partiellement (Maria Vivas et Louise Debouny). Une proximité qui engage une familiarité multiple, dans le cas de Godefroy Lansade, déclenche plusieurs questionnements lors de l'enquête de terrain ; notamment au sujet des éléments que le chercheur doit partager et mobiliser, ou encore, sur les limites et difficultés en termes de temps et d'espaces où il adosse ou non la casquette de chercheur, ce qui lui permet de montrer à quel point la mise en jeu des identités et des appartenances dans la relation ethnographique implique une improvisation contextuelle – faite de tentatives casuelles d'approches du terrain –, mais également des choix méthodologiques non négligeables, nécessitant une réflexion en tant que facteurs déterminants de la production de connaissances elle-même. Ces réflexions se modulent en rapport aux interlocuteurs qui jouent un rôle actif (et qui en attribuent un au chercheur) dans la définition de la relation ethnogra-

phique ainsi que dans la restitution du travail de recherche, puisque les trajectoires de vie de ces acteurs risquent d'être bousculées par l'enquête. La question de l'éthique de la démarche ethnographique, loin d'être exclusivement théorique et épistémologique, a des implications concrètes dans le quotidien du chercheur sur le terrain comme le montre notamment Maria Vivas. La participation à des rites (Deborah Kessler-Bilthauer), à des routines (Hadrien Riffaut, Godefroy Lansade, Louise Debouny), à des actions politiquement engagées (Maria Vivas, Alice Sophie Sarcinelli), à la construction d'une mémoire sociale (Luca Rimoldi), replace le chercheur dans une position d'objet de manipulations délicates, parfois de pièges, souvent de conflits, d'oublis, de projections, de malaises, mais aussi de complicités et loyautés qui agissent au sein de son terrain d'enquête.

Néanmoins, le terrain ethnographique reste avant tout un moyen de connaissance et de production d'un savoir contextuel. Que l'objet de cette connaissance et ce savoir soit la fonction de la natation (Hadrien Riffaut), la scolarisation d'élèves ayant un handicap mental (Godefroy Lansade), les arrangements globaux de protection sociale (Maria Vivas), l'identité sociale et personnelle des guérisseurs-désenvoûteurs lorrains (Deborah Kessler-Bilthauer), l'enfance et la parentalité roms (Alice-Sophie Sarcinelli), les représentations du corps et de la personne dans le contexte de la prostitution à Liège (Louise Debouny) ou encore la mémoire sociale au sein d'un quartier à Milan (Luca Rimoldi), les démarches des chercheurs dans leur terrain visent l'étude de thèmes en large mesure préfixés. Dans la mise en place de choix méthodologiques concernant sa posture sur le terrain, l'ethnographe « chez soi » est guidé par une réflexivité constante, également prônée par les tenants de la « scolastique » contemporaine⁵, l'amenant à évaluer les termes de la convocation de son histoire, son vécu, ses connaissances pratiques, ses origines, son corps, ses relations amicales, etc. qui peuvent supporter ou entraver sa démarche et lui permettre de « conquérir » son terrain (Godefroy Lansade, Deborah Kessler-Bilthauer) ou d'en redéfinir les contours (Maria Vivas, Alice-Sophie Sarcinelli). Ces enjeux montrent que le chercheur, loin d'être complètement crédule et impuissant dans la situation d'enquête, peut adopter une attitude de « naïf avisé », et donc déployer aussi des postures tactiques, notamment en s'adaptant suite au calcul des pour et des contre des positionnements qu'il peut assumer. La mobilisation de ces tactiques propices à la production de connaissances (Deborah Kessler-Bilthauer) implique nécessairement la mise en jeu de soi-même, de son intériorité, de sa morale que le chercheur dévoile à un moment donné et fait interagir avec celle de ses interlocuteurs, et auxquelles il doit répondre en se prononçant sur ce qu'il observe (Godefroy Lansade), en déclinant singulièrement sa posture de témoin et en s'engageant politiquement (Maria Vivas), en répondant à ses propres émotions

⁵ Se reporter à la conclusion de ce dossier par Sophie Caratini.

(Alice-Sophie Sarcinelli), en se faisant gardien (voire responsable) de la mémoire socio-historique locale dont la construction est engagée par le récit de vie d'un de ses interlocuteurs (Luca Rimoldi), ou encore en réorientant ses malaises et détresses vers la compréhension des rapports de force en jeu dans le terrain vécu (Louise Debouny)⁶.

Les contributions de ce volume portant sur les ethnographies du proche démontrent ainsi en quels termes la réflexivité propre à l'ethnographie se déploie lorsque le contexte au sein duquel le chercheur œuvre implique une proximité de différents ordres entre celui-ci et les sujets de son terrain. Elles permettent de répertorier les trajectoires singulières auxquelles le retour sur l'expérience de terrain peut ouvrir. Trajectoires qui convergent sur certains points et divergent sur d'autres par rapport à la réflexivité qui s'exerce dans le cadre de l'ethnographie telle qu'elle est conçue et pratiquée par l'anthropologue « traditionnel »⁷, c'est-à-dire dans ces lieux lointains qui, par définition, installent une distance entre l'observateur et ce(ux) qu'il observe.

Bibliographie

- ABU-LUGHOD L. (1988), « Fieldwork of a dutiful daughter », in S. ALTORKI, C. F. EL-SOLH (dir.), *Arab women in the field: studying your own society*, Syracuse, Syracuse University Press, p. 139-161.
- AGIER M. (2013), *La condition cosmopolite. L'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*, Paris, La Découverte.
- ALBERA D. (2001), « Terrains minés », *Ethnologie française*, vol. 31, n° 1, p. 5-13.
- ALTHABE G. (1990), « Ethnologie du contemporain et enquête de terrain », *Terrain*, vol. 14, p. 126-131.
- AMIRAUX V., CEFAL D. (2002), « Les risques du métier. Engagements problématiques en sciences sociales », *Culture et conflits*, vol. 47, n° 3, p. 15-48.
- ATKINSON P. (1992), *Understanding ethnographic texts*, Newbury Park, Sage Publications.
- BURAWOY M. (2009), *The extended case method*, Berkeley, University Press of California.

⁶ Cela rejoint, entre autres, les propos de Nancy Scheper-Hughes, pour qui « [...] *cultural relativism, read as moral relativism, is no longer appropriate to the world in which we live and that anthropology, if it is to be worth anything at all, must be ethically grounded* » (Scheper-Hughes, 1995 : 440).

⁷ Nous faisons également ici référence à l'expression utilisée par Sophie Caratini dans la conclusion de ce dossier et nous en remettons à la signification qu'elle lui attribue.

- CARATINI S. (2012), *Les non-dits de l'anthropologie. Suivi de Dialogue avec Maurice Godelier*, Paris, Thierry Marchaise.
- CLIFFORD J. (1988), *The predicament of culture: twentieth-century ethnography, literature, and art*, Cambridge, Harvard University Press.
- CLIFFORD J., MARCUS, G. (dir.) (1986), *Writing cultures*, Berkeley, University of California Press.
- COPANS J. (2011 [1999]), *L'enquête ethnologique de terrain*, Paris, Armand Colin.
- DURKHEIM E. (1988 [1894]), *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Flammarion.
- FAINZANG S. (1994), « L'objet construit et la méthode choisie : l'indéfectible lien », *Terrain*, vol. 23, p. 161-172.
- FAVRET-SAADA J. (1990), « Être affecté », *Gradhiva*, vol. 8, p. 3-10.
- FERREOL G., JUCQUOIS G. (2003), *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles*, Paris, Armand Colin.
- GANDOLFI P. (2001), « I migranti marocchini e la cultura berbera nel contesto della migrazione transnazionale », *La Ricerca Folklorica*, vol. 44, p. 39-51.
- GHASARIAN C. (2002), *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive. Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*, Paris, Armand Colin.
- GELLNER D. (2012), « Uncomfortable antinomies: going beyond methodological nationalism in social and cultural anthropology », in A. AMELINA (dir.), *Beyond methodological nationalism: research methodologies for cross-border studies*, New York, Routledge, p. 111-128.
- GODELIER M. (2007), *Au fondement des sociétés humaines. Ce que nous apprend l'anthropologie*, Paris, Albin Michel.
- GODELIER M., REBEYROLLE M. (2009), « Comprendre l'altérité sociale et existentielle d'autrui », *Journal des anthropologues*, vol. 116-117, p. 35-54.
- GUPTA A., FERGUSON J. (1997), « Discipline and practice: "the field" as site, method, and location in anthropology », in A. GUPTA, J. FERGUSON (dir.), *Anthropological locations: boundaries and grounds of a field science*, Berkeley, University of California Press, p. 1-46.
- HALL E. T. (1959), *The silent language*, New York, Doubleday & Company.
- HARRIS M. (2001), *Cultural materialism: the struggle for a science of culture*, Walnut Creek, Rowman Altamira.
- KILANI M. (1994), « Du terrain au texte », *Communications*, vol. 58, p. 45-60.

- LABURTHE-TOLRA P., WARNIER J.-P. (1993), *Ethnologie anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France.
- MILLER D. (2010), *Stuff*, Cambridge, Polity.
- OKELY J. (1992), « Anthropology and autobiography. Participatory experience and embodied knowledge », in J. OKELY, H. CALLAWAY (dir.), *Anthropology and autobiography*, Londres, New York, Routledge, p. 1-28.
- OUATTARA F. (2004), « Une étrange familiarité. Les exigences de l'anthropologie "chez soi" », *Cahiers d'études africaines*, vol. 175, n° 3, p. 635-658.
- PEIRANO M. (1998), « When anthropology is at home: the different contexts of a single discipline », *Annual Review of Anthropology*, vol. 27, n° 1, p. 105-128.
- PIASERE L. (1999), *Un mondo di mondi. Antropologia delle culture rom*, Naples, L'ancora.
- REBEYROLLE M. (2009), « La capacité de migrer. De la porosité méthodologique entre anthropologie et psychanalyse », *Journal des anthropologues*, vol. 116-117, p. 429-442.
- STOCKING G. W. (dir.) (1983), *History of anthropology*, vol. 1. *Observers observed: essays on ethnographic fieldwork*, Wisconsin, University of Wisconsin Press.
- STOLLER P. (1989), *The taste of ethnographic things: the senses in anthropology*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press.
- STOLLER P. (2004), « Sensuous ethnography, African persuasions, and social knowledge », *Qualitative inquiry*, vol. 10, p. 817-835.
- TEDLOCK B. (1991), « From participant observation to the observation of participation: the emergence of narrative ethnography », *Journal of Anthropological Research*, vol. 47, n° 1, p. 69-94.